

Chapître 1.

La naissance du Minot

L'asphalte était brûlant, ce jour-là, la lumière du soleil au zénith éclairait les pavés de cette petite ruelle du quartier du Panier.

Elles étaient là, ces femmes en jupes longues recouvertes d'un tablier noir, assises sur un banc ou quelquefois sur une marche haute, épluchant, coupant ces légumes gorgés de soleil et au goût qui vous faisaient saliver rien qu'en les regardant.

Mais ce jour-là, elles attendaient, muettes, se regardant, oubliant de blaguer comme à l'habitude.

La sueur coulait autour de leur foulard, leurs mains s'activaient, puis soudain, toutes ensemble elles s'arrêtaient, se regardaient et reprenaient leur tâche en soupirant.

Parce que ce jour-là n'était pas une journée comme les autres. On attendait sa venue depuis le matin. Leur accent chantant me rappelait celui de Pagnol.

« Et si c'était une fille murmura l'une ? »

« Une fille ? hé non c'est pas une fille » répondit l'autre

Sa voisine de renchérir « et comment tu le sais hé ? »

« Boudiou, je le sais c'est tout ».

Le silence s'installa à nouveau. Les pavés brûlaient les pieds nus des gamins, jouant et sautant à travers la rue qui montait.

Soudain la Bonne Mère fit retentir sa cloche ! Midi ! On entendit enfin une voix, le vagissement de ce petit garçon, son premier cri, timide au début puis soudain plein d'énergie.

Un cri de joie ; et toutes et tous se mirent à danser et chanter dans la rue. Les femmes avaient laissé leur ouvrage et criaient toutes ensemble, il est né !! et frappant des mains elles laissaient éclater leur joie.

Ce mardi 10 août 1948 le minot vint au monde, à Marseille, dans le quartier du Panier.

Comment allait-on l'appeler ? Oh depuis longtemps déjà son prénom avait été choisi. Ils s'étaient rassemblés un dimanche après une partie de boules, pour les hommes, tandis que les femmes avaient préparé les navettes qu'on dégusterait au goûter arrosées de pastaga.

Et, après bien des discussions animées, il fut décidé qu'il s'appellerait Antonin.

Et puis Antonin ça pourrait faire Toni, té plus vite fait.

Ce bel enfant se mit à pousser comme un champignon, plus vite que les autres, très vite, trop vite peut-être.

La rue, son domaine, la montée des Accoules, la rue du Panier, la rue de l'Evêché il jouait, riait, courait s'amusant d'un rien. Dorloté, choyé, adoré, on ne pouvait pas ne pas l'aimer.

Le dimanche ou le soir après le souper, son grand-père l'attrapait et le soulevait plus haut que sa tête, le posait debout sur la table, il avait quatre ans, peut-être un peu plus...

Alors, de sa voix chaude et grave il entamait une chanson italienne « O surdato 'nnamourato » et Toni reprenait en dansant et tapant des mains. Tous rassemblés, admiratifs, encourageaient le minot. Et lui fier, se redressait et chantait de plus belle, un sourire illuminant ses grands yeux noirs.

Ils n'étaient pas peu fiers dans la famille. Toujours à rire et à faire des siennes, mais comme on l'aimait.

La vie s'écoulait « tranquille » (avé l'accent...) ; les grands avaient leurs soucis, à cette époque les petits n'en savaient rien.

Un beau matin de septembre ensoleillé, accompagné de sa chère maman, il arriva, tremblant un peu, vêtu de son tablier tout neuf, devant l'entrée de la maternelle rue de l'Evêché.

Son joli sourire se cacha un instant, laissant apparaître un voile d'inquiétude dans ses yeux. Mais ça ne dura guère, un moment plus tard deux fossettes rieuses éclairaient son visage.

Il s'habitua très vite, même si ses chères grands-mères et son grand-père « chanteur » n'étaient plus là à chaque instant pour le cajoler.

Toni, heureux, se fit très vite un copain, un ami même, puisqu' à ce jour ils se voient encore, Christophe qui devint Titou.

Charmeur dès l'enfance une jolie fiancée lui tomba dans les bras, il avait quatre ans et Anaïs tout autant. Il aimait son quartier, le Minot, et tout le monde le connaissait.

Les années défilaient sans encombre, sous un soleil qui redonnait la joie à tous. Et tout en bas de Marseille, en descendant vers la rue de la Joliette, on arrivait au vieux port.

Là, le grand-père de Toni lui apprit à nager, très vite le minot se glissa sous les vagues et sous les coques des bateaux amarrés.

Rapide comme la sardine, qui boucha le port selon la légende, il nageait, sautait, frétilait, dans son élément, la mer lui appartenait !

Toujours prêt à rendre service, une course par ci, une autre par là et un pain sous le bras ou un filet de courses, on pouvait toujours compter sur lui. Toni traversait la vie faisant fi des problèmes.

Il devait se débrouiller et sut de suite qu'il fallait qu'il ne compte que sur lui-même.

Cependant, à l'école, et grandissant, il n'accrochait pas toujours ; l'école ce n'était pas son « truc ». Or, une année se profilait à l'horizon et Tony se le pensait (comme on dit dans le Midi), que tout cela lui semblait bien pesant. Il comprenait tout, mais semblait très loin de ce qu'on lui enseignait.

Jusqu'au jour où..... un professeur Mr Gabrielli, lui donna le goût d'apprendre ! bien sûr Toni savait lire et surtout il aimait beaucoup un livre « Bouzou », qui racontait l'histoire d'un ours auquel il s'était attaché.

Mr le Professeur lui fit aimer la lecture et ce fut comme un élément déclencheur, il ne cessa jamais de lire et y prit un plaisir immense. L'apprentissage des autres matières lui parut soudain beaucoup plus accessible. Entouré de copains, il venait toujours

au secours des plus faibles ; certains, plus peureux que d'autres, comptaient sur lui pour les défendre.

On jouait au foot dans la montée des Accoules ou autour de la Place Henri Tasso, courant autour des cordes qui encerclaient la statue. Les garçons et les filles s'attrapaient, et entre minots certains se bagarraient ; c'était la belle vie ! Puis à bout de souffle, on s'asseyait on jouait aux osselets, aux billes.

Et parmi ces filles, il y avait Fanny, la petite qu'il rabrouait parfois en lui disant « va jouer » avé les filles, laisse-moi.

Fanny repartait traînant des pieds lui jetant un œil noir ; alors il revenait sur ses pas et lui disait « quand tu seras grande je t'emmènerai sur mon voilier, on visitera le monde ». Et le sourire de Fanny réapparaissait. Elle partait en courant et rentrait chez elle des rêves plein la tête.

Toni aimait le foot, le vrai, pas celui de maintenant, et du haut de ses petites jambes solides il n'hésitait pas à parcourir de nombreux kilomètres pour se rendre, à pied, au stade vélodrome à Marseille.

Bonheurs intenses que cette vie de liberté, d'enfant de la rue, avide de découvertes.

La mer.... - car Marseille c'est la mer, la Méditerranée, chaude, turquoise et transparente - au bout de la rue, renvoyait ses embruns qui montaient jusque dans le haut du Panier. Et si l'on tendait l'oreille, on pouvait même entendre la vendeuse de limaçons installée sur le vieux port, criant pour attirer le badaud.

Toni se souvient Le cinéma, les premiers films, en noir et blanc, au Petit Palace, je crois je ne suis plus très sûre du nom mais Toni lui le sait. Les vieux films italiens, il les a tous vus, ou presque, accompagné de sa maman.

Plus tard, dans ce même cinéma, une gentille jeune fille un peu plus âgée, lui donnera quelques cours d'anatomie auxquels il ne fut pas insensible. Ce qui, en dehors de sa passion pour le cinéma, ne le laissa pas de marbre et le fit revenir souvent s'asseoir à ses côtés.

Toni grandissait...un peu trop vite, mais la vie se charge de vous faire grandir parfois sans vous laisser le temps.

Oh j'allais oublier, la plage des Catalans, toute son adolescence, des étés entiers sur la plage à jouer, plonger du radeau, nager , vivre !!! Au soleil ! Au pied de Marseille, tous s'y retrouvaient.

Inutile de partir en vacances, les joies de la mer, le soleil, les amis suffisaient à le rendre heureux ; et puis les vacances ça coûtait cher...

Seulement, un soir d'été, un mois avant la fin des vacances, Fanny arriva chez lui en courant, les yeux plein de larmes.

Toni la regarda « qu'est-ce que t'as ? Tu t'es fait mal ? Pourquoi tu pleures ? oh les filles toujours à pleurnicher...»

Mais les sanglots l'étouffaient ; elle murmura en hoquetant ; « Toni, je m'en vais, on va vivre à Paris !! On part dans un mois ! »

« A Paris ? ... mais tu vas revenir dis pleure pas »

« Non je reviendrai pas, je le sais »

Toni la serra dans ses bras et lui murmura « je viendrais te voir et on partira loin sur la mer avec mon voilier. Allez souris ! »

« Demain je te ferai l'acteur dans la grange, je monterai sur l'estrade et tu applaudiras, et après tu danseras pour moi dis, tu le feras ? »

Fanny hocha de la tête et essuya ses larmes avec sa robe.

Le mois d'aout s'écoula trop vite, Toni l'emmena dans les calanques, ils grimpèrent sur les rochers, lui la tenant par la main pour ne pas qu'elle tombe. Il lui fit voir tous les coins qu'il aimait.

« N'oublie pas Fanny, c'est le plus joli coin du monde Marseille ».

Et Fanny prit le chemin de la capitale. Elle quitta son ami et le Panier le cœur lourd.

Chapitre 2

Antonin grandit

L'adolescence entraîna Toni vers les premiers plaisirs inconnus jusqu'alors. Il aimait les filles qui le lui rendaient bien. Et comme dit Jacques Brel dans une de ses chansons, « *il faut que le corps exulte* ».

Sur la plage des Catalans, il jouait les jolis cœurs, et certaines jeunes filles se laissaient parfois tourner la tête et se retrouvaient cachées avec lui dans une des cabanes de la plage. Premiers plaisirs, premières amours.

Quelques garçons, un peu voyeurs, mais surtout taquins, ne manquaient pas de jeter un œil par les petits trous de la cabine qui étaient par la suite savamment bouchés par des chewing-gums.

Mais le rêve du Minot c'était de devenir Marin ! Il eut une immense déception lorsque son père s'y opposa, par peur de le perdre surement. La mer, son alliée, son amie, le repoussait, ne voulait pas de lui ; adieu les rêves de voyages...

« *J'ai entendu la mer, souvent me fredonner...* »

La mer vous prend, parfois, souvent, et quelquefois elle vous engloutit. Il continua le collège mais l'envie de travailler, l'envie de liberté et peut-être d'autres raisons, l'empêchèrent de continuer de grandes études.

Il devint vite un « grand » Alors commencèrent les sorties. Toni allait danser, à l'époque on dansait le slow et combien de filles eurent droit à leur premier baiser lorsque l'électrophone jouait « *Tombe la neige* » d'Adamo.

Toni allait sur ses 17 ans, et Christophe chantait *Aline*, les groupes anglais arrivaient en France, les Beatles, les Kinks, les Stones etc... je ne les citerai pas tous.

Le minot vivait la plupart du temps dans la rue, se cherchant, ne se trouvant pas toujours au bon endroit, indécis, impatient,

rêvant à autre chose, voulant autre chose, voulant vivre intensément.

Le temps passait. Oh il ne s'ennuyait pas, alors il faisait des petits boulots pour gagner un peu d'argent.

Une après-midi, qu'il n'a jamais oubliée je crois, il aidait une jeune femme à monter ses courses. Devant lui ses hanches ondulaient gracieusement, tandis qu'elle grimpait les marches une à une.....

Elle était belle, sublime et attirante.

Grand pour son âge, il se retrouva vite dans son appartement, elle lui tendit la main, lui apprit.... il devint son favori pour un temps. Elle était généreuse, très gentille, il en garde un très joli souvenir.

Quelques temps après, une opportunité se présenta. Un copain lui proposa de tenir un bar avec lui ; il s'occuperait aussi de passer les disques.

A l'époque on ne disait pas disc-jockey mais ça revenait au même. Il venait d'avoir vingt ans, on commençait à entendre Polnareff,

« C'est une poupée qui fait non non non non non »

Johnny *« retiens la nuit »*, Christophe et tant d'autres, les Beatles, les Stones. Superbe époque. On se déhanchait sur le twist. Bien sûr le bar n'abritait pas que des gens « sérieux » enfin il y avait ce qu'on appelait les blousons noirs ou les mauvais garçons (qui somme toute n'étant pas des anges, n'étaient pas pour autant des démons).

Oh mais oui j'y pense, d'interminables parties de babyfoot, dont il était le champion, (Toni voulait être le plus fort, toujours) se déroulaient dans ce café vivant comme on n'en fait plus. Un disque tournait égrenant les notes d'une chanson qui racontait la vie d'une pauvre fille condamnée à la prostitution *« Prends moi matelot »*, cette chanson vous prenait aux tripes.

Toni avait du caractère et n'était pas du genre à se laisser faire, et quelques coups de poings, envoyés par ci par là, remettaient de l'ordre dans le bar, les soirs où certains allaient un peu trop loin.

Chapitre 3

Toni grandit.... Trop vite

L'adulte prit la place de l'adolescent ; accompagné de ses acolytes, le voici marchant à travers le Panier, vêtu de son costume trois pièces à rayures, bombant le torse, jouant, un peu, les « caïds ». Entrant dans les bars, un ami de chaque côté. Le Borsalino sur la tête.

Cependant la vie, le destin, ou le hasard, l'entraînèrent sur des chemins dangereux.... L'argent devint facile, un peu trop surement, quand on est jeunes on veut tout et on trouve quelquefois un moyen pas toujours légal de se procurer ce qu'on désire.

On revendique, on manifeste on crie notre jeunesse et on se rebelle contre l'injustice. Puis soudain tout s'arrête, Antonin est allé un peu trop loin. Et entretemps la mort a frappé ceux qu'il aimait, ceux toujours présents pour lui, comme il l'était pour eux. Un dramatique accident de voiture dans lequel lui seul sortit indemne, emportant ses trois autres amis loin de lui, trop loin, pour qu'ils ne reviennent. Ceux qui resteraient à jamais ses fantômes.

Le désespoir et la peine nous conduisent rarement vers ce qui est le meilleur pour nous ; désir de vengeance, sans le vouloir, rage, colère et infinie tristesse.

Alors on prend le mauvais chemin, après tout pourquoi pas ? Et puis quel est le bon ? Et par rapport à quoi ? Tant d'idées reçues. Toni n'était pas méchant, juste révolté.

Mais dans ce « milieu » là, les amis c'est sacré, on ne trahit pas. Et Toni se trouva dans une si mauvaise passe, qu'un des siens se dénonça à sa place.....pour lui éviter le pire, et en mourut. Tony n'oubliera jamais.

Quelques années difficiles se profilaient, et sans doute, le minot n'avait pas mesuré ce qui pouvait arriver.

Chapître 4

Antonin face à son destin

Il se retrouva en Corse, au bord de la mer, si on peut dire, lui sait dans quelle ville se passa son exil.

« *Je t'envie petit moineau...* »

Fermons les yeux et écoutons le raconter... la Corse.

De sa voix chaude, grave et chantante, il nous entraîne au détour du sentier des douaniers qui court à travers les Agriates, dans ce désert aride aux odeurs enivrantes du maquis.

Nous marchons sur ses pas, traversons les petits villages de Sisco, Pietracorbora, en passant par la place de Macinaggio animée par quelques joueurs de boules, plaisantant, blaguant, terminant l'après-midi à l'ombre, sous les cyprès.

Il continue son voyage, et sa voix soudain se fait plus ténue, presque hésitante, il revoit ces endroits qu'il a aimés, Bastia et le vieux port, à l'entrée : une balise rouge et une verte, il précise, il détaille.... Il n'est plus là, son passé le rattrape, d'un seul coup.

L'émotion surgit, brutale, il se tait un instant, puis reprend doucement et l'on s'imprègne de ces lieux qu'il a parcourus. Un moment, nous attendons impatients, je le regarde.

De l'eau perle au bord de ses yeux telle la mer venant mourir sur le sable blanc. Toni se lève, s'avance, il est là, il revient. J'essuie doucement une larme qui ne voulait pas en dire plus, je le regarde, prends son visage entre mes mains et glisse un baiser sur ses joues bronzées au creux de sa barbe naissante. Il me serre dans ses bras, Toni, mon ami, et je lui dis « *merci* » pour ce beau voyage.

Dans un sourire plein de tendresse il ajoute : « vas-y, vas visiter cette île magnifique, moi je ne fais que raconter, toi tu la vivras, tu la sentiras, et tu l'aimeras, aller petite c'est à ton tour ».

Puis il ajoute : « tu ressembles à Fanny ».

Je lève les yeux, étonnée, je n'en saurais pas plus.

Un peu plus tard, Il rencontra une jeune fille et se maria très vite. Elle était là pour lui, elle l'est toujours.

Je ne l'ai jamais su, Toni garde son jardin secret sans me prêter toujours la clé, mais il se pourrait qu'il l'ait rencontrée pendant ses années de galère. Un jour s'il le veut il me livrera d'autres secrets. En attendant je respecte son silence.

Alors bien sûr, il trouva du travail et milita beaucoup pour faire entendre ses idées, aider les autres toujours, les plus défavorisés. Battant le pavé de Marseille à Paris où il se rendait chaque semaine, il criait ses idées, une écharpe blanche autour du cou, il était le meneur, et on le suivait. Son charisme et sa volonté portaient toute une foule derrière lui.

Il travaillait sur le port, dans une compagnie maritime. Il n'aurait pu vivre enfermé dans un bureau, enfin j'imagine.

Je crois qu'il était heureux même si ses vieux démons le hantaient toujours. Le Minot du panier, un dur au cœur tendre.

Il y a tant d'années dont je ne sais rien, tant de choses qu'il garde au fond de son cœur et que j'ignore.

Pourtant, le destin devait s'acharner, une fois encore. Un grand malheur le frappa au plus profond.... Heureusement quelques temps plus tard une jolie petite fille vint au monde, qui ne lui fit jamais oublier le regard de cette autre enfant disparue bien trop vite. Une plaie qui ne se refermera jamais.

Ne sachant que peu de choses sur de nombreuses années de sa vie, il faudrait que j'invente cette vie qui a été la sienne et sûrement bien remplie et je l'espère heureuse....

C'est un travail difficile et je ne veux pas écrire un roman mais simplement ne parler que de « lui »....

En attendant revenons un peu sur sa personnalité.

Une de ses passions c'est le cinéma, je n'ai jamais rencontré une telle encyclopédie vivante !! Il peut vous décrire des scènes entières de films, le nom des acteurs, des réalisateurs il a une mémoire incroyable. Et enfin, Toni, sans la musique ne serait pas Toni. Il connaît toutes les faces B des 45 Tours de Christophe, Polnareff, Pascal Danel, et tant d'autres moins connus, comme

Guy Mardel. Ou Anne Kern.... Il sait toutes les paroles, il chante en italien, ces chansons entraînantes, romantiques ou nostalgiques qui vous donnent l'envie de danser. Il est tellement envoutant.

Il aimait les chevaux, et je l'imagine galopant à travers la montagne ou au bord de la mer sur son cheval noir, élancé là il vivait intensément.

Le foot ! Il y joua pendant plusieurs années dans une équipe de Marseille, avec laquelle il partit en Grèce, joli souvenir. Sa vie s'écoulait, un peu plus stable, et sa fille devint, en partie, une de ses principales raisons de vivre.

Elle aussi grandissait et un beau jour ensoleillé, en corse, épousa un jeune homme. Ils vécurent quelques années chez Toni et sa femme, puis elle reprit sa liberté, mais ceci est son histoire. Je n'en sais pas plus et de toute façon n'en dirais pas plus à son sujet. Je souhaite simplement raconter la vie de Toni, et son cher quartier du Panier qui a bien changé, mais qui a gardé ses couleurs chaudes et son ambiance si particulière. Là où il a laissé sa trace.

Mademoiselle Marseille m'a donné rendez-vous.....

Depuis de longues années, déjà, les vacances c'était le camping, avec les copains qu'il retrouvait chaque année, toujours prêt pour la fête ou une partie de boules, qui, quelquefois, se terminait plus ou moins bien. Mais il prenait les choses en riant.

De balades en spectacles la vie au camping lui plaisait, il était dans son élément. Il jouait à l'acteur, lui qui aime tant les regarder, et certains rôles devaient lui coller comme un gant. Il se promenait le long de la rivière, pêchant çà et là quelques poissons et marchant dans l'eau fraîche et vivifiante.

Monsieur Borsalino, comme j'aime à l'appeler, mais plus secrètement il est pour moi Mr Jingle. Il comprendra en lisant ces lignes.

Toujours gai, mais attention Toni a un foutu caractère, je sais de quoi je parle !! Alors c'est peut-être ce qui le rend plus attachant encore qui sait ?

Volontaire et fidèle en amitié on peut compter sur lui toujours, s'il a votre confiance, sinon....

Il y eut beaucoup de temps passé, pendant de longues années, à représenter les ouvriers dont il défendait la cause envers et contre tous, tenant tête aux plus « hauts » si on peut dire. On l'écoutait, on le respectait, il finissait toujours par gagner. Il défendait l'opprimé, (comme Gary Cooper dans les westerns). Toni, toujours épris de justice.

Bien sûr, enfin souvent je pense, on ne passe pas toute une vie de couple, sans qu'il y ait quelques coups de canifs dans le contrat.

Je ne l'ai jamais vraiment su, mais je pense que Toni a été très épris d'une femme ; pour ne faire de mal à personne, cette relation s'est achevée, mais lui a laissé des traces. C'est un grand sensible même s'il s'en défend !!

Comment décrire l'homme qu'est devenu Toni, et bien je vais essayer, un homme franc et sincère, fidèle en amitié, juste et courageux. Il a un cœur d'or, mais ne le trahissez jamais. Bon je dirais qu'il a un caractère très affirmé et il n'aime pas qu'on le contrarie.

Parfois susceptible, ça j'en suis sûre, on peut le blesser sans le vouloir par une broutille. Si je dois imaginer la vie de Toni, elle me paraît si simple et transparente, et en même temps si mystérieuse.

J'aime sa pudeur, son mutisme parfois, lorsqu'une de mes questions le désarme ou le trouble. Tony est secret. Sa méfiance me déconcerte, souvent, puis je réfléchis et je comprends. Il ne peut en être autrement avec ce qu'il a traversé.

Bien qu'il s'en défende, Tony croit aux phénomènes paranormaux ; pour avoir discuté de longues heures avec lui, il m'a raconté des faits troublants qu'il ne pouvait avoir imaginés. Nous avons tant de choses en commun, nous amis d'un moment et amis de toujours.

Je vois Toni aux petits soins pour sa fille, rien n'étant trop beau pour elle. Il est un bon père, aimant, tendre et attentionné, qui ressemble tellement au mien,

Antonin, quel joli prénom, il sonne bon la méditerranée, Marseille, les calanques, la mer, tout ce qu'il aime se résume à quelques rues dans ce joli quartier du Panier. Une boutique à la devanture bleue affiche une enseigne « *au vieux panier* » existe encore. Est-elle d'origine ? Je l'ignore. Et ces rambardes en fer qui montent tout en haut de la rue du Panier ; combien de fois Toni s'est amusé à descendre dessus, je l'imagine en culotte courte, les socquettes tombant sur les chaussures. Un sourire éblouissant sur les lèvres.

Toni mon ami, mon enfant du panier. Ne change jamais, ne les écoute pas, et surtout continue à me raconter ces morceaux de vie qui ont fait la tienne, belle, dure, gaie parfois, tendre souvent, riche de passions.

Respire l'odeur des lauriers, de la mer, du sable chaud. Regarde au loin ces îles comme elles sont magnifiques. Le Frioul, ses eaux transparentes, Porquerolles, Port-Cros et l'île du levant. Sans oublier le château d'IF.

Un jour peut-être dans une autre vie on s'est rencontrés.

Chapître 5

Fanny et Antonin

Le destin décide, souvent, non toujours ! Paris.

Le RER était bondé comme chaque soir, Fanny rentrait du travail, il faisait très chaud, mais elle trouvait encore l'énergie pour tenir son livre d'une main et la barre du train de l'autre.

La chaleur insupportable l'étouffait ; puis, renonçant à sa lecture, son regard se posa sur un groupe d'hommes, au bout du wagon, qui plaisantaient ; son oreille se tendit ; oui c'était bien l'accent de Marseille.

Plus de quarante années étaient passées... Marseille ! Les souvenirs se bousculèrent comme un éclair.

C'est alors qu'un des hommes se tourna vers elle un court instant. Il la regarda, continua sa conversation un moment, puis son regard se fit plus insistant.

Fanny se mit à trembler, non c'était impossible, pas à Paris.

Et pourtant ces yeux-là elle les aurait reconnus entre mille.

Soudain elle pâlit, et un homme assis lui proposa son siège.

Mais elle ne pouvait détacher son regard de l'homme, là-bas, au fond du wagon. Antonin, Toni, il était là, incrédule aussi.

Le train s'arrêta à sa station finale. Dans sa tête une petite voix lui murmurait « je descends... ? » « Mais s'il ne descendait pas ? »

Les portes s'ouvrirent et elle vit le groupe de Marseille descendre, projeté vers l'extérieur. Vite elle écarta les passagers, se frayant un chemin, les bousculant presque, peur de ne pouvoir le retrouver, et atterrit elle aussi sur le quai.

Un instant elle eut peur, une peur panique et se mit à trembler..... Tétanisée. Mais soudain, elle releva la tête. Il était là, seul, devant elle. Immobile, hésitant, il s'avança.

« Fanny, c'est toi, dis-moi que c'est toi ! »

Elle le sentait ému. Sa voix s'enroua « Antonin ? oui oh Toni.... ». Elle ne put retenir ses larmes.

Il la serra très fort puis l'entraîna dans un café. Jusque tard dans la nuit, ils parlèrent de leur vie, leurs joies et leurs chagrins.

Tant d'années sans nouvelle, sans se voir, mais ils ne s'étaient jamais oubliés, Antonin et Fanny ces amis de toujours.

Elle lui raconta qu'elle était passée à Marseille, dans le quartier du Panier, quelques années auparavant ; elle y avait rencontré Madame Caboufigue qu'ils avaient connue tous les deux.

Elle lui avait demandé « vous vous souvenez de moi, je suis Fanny »

- « Peuchère si je me souviens » Té tu as bien grandi, je t'aurais pas reconnue, à part les cheveux, et bé tu les as toujours aussi longs ».

- « Madame Caboufigue, je peux vous demander quelque chose »
- « et oui mignonne, si je peux te le dire, raconte »
- « vous vous souvenez d'Antonin, enfin Toni... ? »
- « Toni ? tu me parles bien du Minot ? »
- « oui c'est de lui que je vous parle, il vit toujours ici ? »
- « et non petite, il a eu une mauvaise limonade lui et un beau jour, il est parti »
- « oh, il y a longtemps ? »
- « bien longtemps, je l'aimais ce pitchoun »
- « et il habite où maintenant vous le savez ? »
- « non, je le sais pas, personne l'a revu.

Son regard s'assombrit, mais elle n'en dit pas plus

- Aller petite viens boire un café on va blaguer un peu ».

Et voilà Toni, la vie est passée pour toi et pour moi. Elle nous a quand même fait l'aumône de nous revoir.

Il ne disait plus rien, plongé dans notre enfance dans notre vie de gosses, et sans doute, ses souvenirs remontaient un par un.

La nuit sombre nous avait surpris sans qu'on s'en rende compte, et je devais rentrer ; Toni lui était installé à l'hôtel, se trouvant à Paris pour représenter le personnel.

Nous quittâmes le café qui fermait, il était deux heures du matin.

Ce moment volé m'avait paru si court, si intense.

Nous étions debout sur le trottoir, nous frôlant, nous respirant, n'arrivant pas à détacher nos mains.

Alors je pris son visage entre mes mains et lui dis :

- « emmène-moi vite, rien qu'une nuit... »

Il hésita, effleura mes lèvres, puis appela un taxi.

Ce fut la plus belle nuit d'amour dont j'avais rêvée....

Le matin nous surprit, à peine endormis. Son travail l'appelait, le mien aussi.

Nous échangeâmes nos adresses email, pour ne pas nous endormir encore pendant tant d'années.

La suite... le Minot la connaît lui, et lui seul.